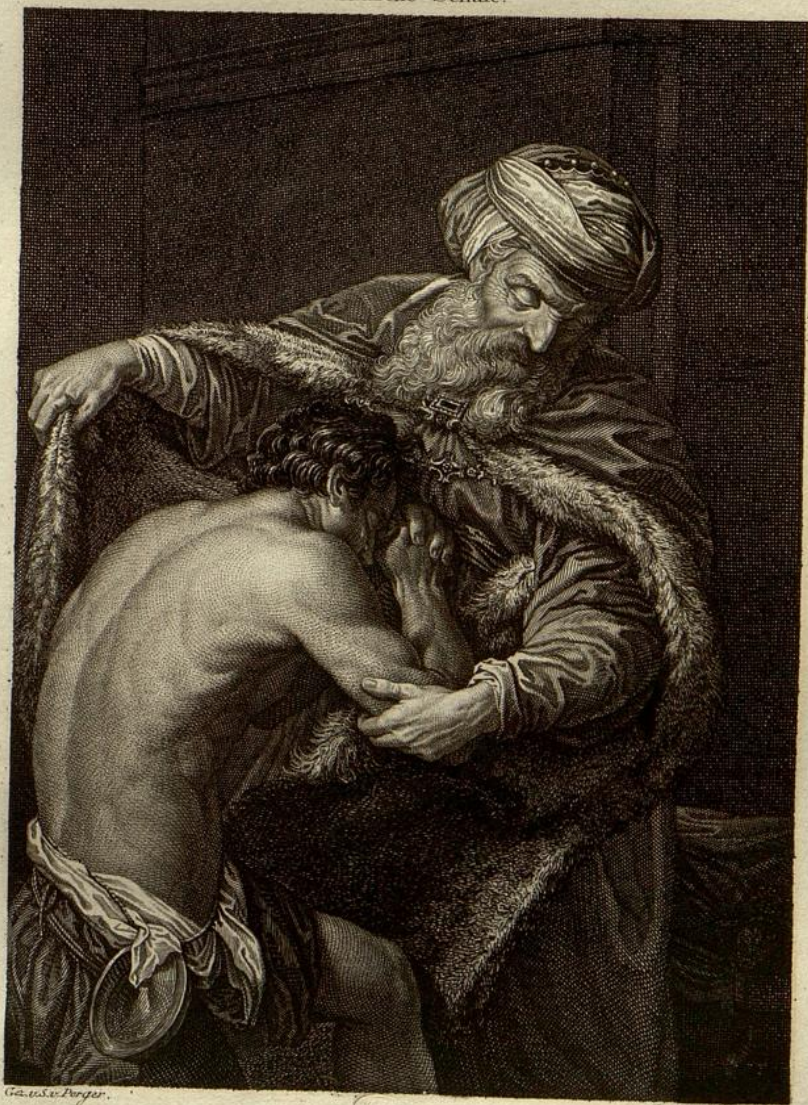


P. B A T O N I.

Römische Schule.



DER VERLORNE SOHN.



Pompeo Girolamo Batoni.

Die

Rückkehr des verlornen Sohnes.

Auf Leinwand. — Höhe 4 Schuhe 4 Zoll. Breite 3 Schuhe 1 Zoll. Figuren in Lebensgröße.

Der Gegenstand dieses schönen Bildes ist die Darstellung des Haupt-Momentes einer der schönsten Parabeln des heiligen Stifters unserer Religion. — Als die Pharisäer in ihrem blinden, lieblosen Dünkel es Jesu vorwarfen, daß er mit sündlich verrufenen Menschen umgehe, da erklärte er ihnen, statt aller Rechtfertigung, sein Verhältniß zu jenen armen Gefallenen und als unverbesserlich Gehaltenen, in folgender Erzählung: Der Sohn eines würdigen, reichen Mannes begehrte, in Vergessenheit seiner Pflichten, die Hälfte des väterlichen Vermögens, und zog nach dessen Erlangung in die Ferne, wo er sich leichtsinnig aller Uppigkeit ergab. Das thöricht verschwendete Gold schmolz aber bald, und war eben ganz zu Ende, als eine Hungersnoth im Lande ausbrach. Der kürzlich noch im Überfluß schwelgte, hatte nun Mühe, sein Leben zu fristen; er both Vielen seine Dienste vergeblich an, bis sich Jemand fand, der ihn als Hüther seiner Schweine aufnahm. — Der mächtige Wechsel des Glückes und das eingetretene Elend erweckten sein Gewissen, und tief bekümmert begann er die Größe seines Vergehens zu fühlen. Da beschloß er nach langem Dulden wenigstens seinen gekränkten Vater zu versöhnen. In zerrissenem Kleide, jedem Ungemache der Witterung preis gegeben, mit von der Sonne verbranntem, von Dornen verwundetem Körper kehrt er trauernd heim, und wirft sich in tiefester Reue zu den Füßen seines Vaters: »Nicht als Sohn, fleht er, o nur als deiner geringsten Knechte einen nimm mich auf!« — Aber der Vater, die wahre Reue und in ihr die Besserung seines verirrtten Kindes gewahrend, nimmt ihn gerührt an's väterliche Herz, und spricht das tröstende Wort der Verzeihung aus.

Das Gemälde zeigt uns in aller Pracht eines lebhaften Colorits den Augenblick der Versöhnung. Der Vater, dessen Würde des Antlitzes, Zartheit des

Fleisches und reiches Costum so wie die höchst anstandsvolle Neigung des Körpers sehr treffend von seinem Ansehen und Reichthum zeugen, bildet einen treffenden Contrast zur demüthigen Gestalt des Jünglings, dessen von der Sonne gebräuntes Fleisch, von schwerer Arbeit stark ausgebildete Muskeln den sprechendsten Commentar seiner Schicksale geben. In der Trinkschale, die er an seine Hüfte geknüpft hat, liest man: »P. Batoni pinxit Romae 1773.«

Batoni wurde zu Lucca 1708 geboren, und starb zu Rom 1789. Seine Meister waren Seb. Conca, Massucci und Francesco Fernandi, genannt Imperiale; er studierte aber vorzugsweise Raphael's Werke und die Antiken; daher sein edler, ausdrucksvoller Styl. Der Ritter Boni vergleicht ihn in seinem: »Elogio di P. Batoni«, mit Raphael Mengs, dessen Zeitgenossen; den letzteren nennt er den Mahler der Philosophie, den ersten aber den Mahler der Natur. Mengs erreichte das Schöne, wie Protogenes, durch tiefes Nachdenken; Batoni wurde damit, wie Apelles, durch die Grazien beschenkt. Er war im Bildnißmalen vortrefflich. Im Jahr 1769 malte er zu Rom das Bild des Kaisers Joseph II., welches sich ebenfalls in der Kais. Gallerie befindet; die Kaiserinn Mutter, Maria Theresia, beehrte ihn dafür mit prächtigen Geschenken und einem Adels-Diplom. Er ward auch einer der Vorsteher der Akademie St. Lucas. Seine in der Kais. Akademie zu Wien befindlichen Kreide-Zeichnungen sind anatomisch richtig, rein und zierlich, mit einem Worte, trefflich. Sonderbar ist die Art, wie er seine Gemälde ausführte. Er bedeckte seine Zeichnung mit einem Tuche, und fing links oben zu mahlen an, und rückte so stellenweise zur rechten Seite herab, deckte aber keine neue Stelle auf, bevor die vorige ganz fertig war.

Die Kais. Galleria besaß von ihm noch ein Bild, Cleopatra, welche dem August die Büste Cäsars zeigt. Dieses Gemälde sammt dem oben beschriebenen wollte der Künstler gegen sein Meisterstück, die Töchter des Darius, auswechseln. Er machte dieses Anerbieten im Jahre 1786, als er aber bald darauf starb, glaubten seine Erben sich nicht verpflichtet, letzteres verabsolgen zu lassen. — Erwähnung verdient hier noch seine, in der Dresdner Gallerie befindliche Magdalena, ein wahrhaft reizendes Bild.

POMPEO GIROLAMO BATONI.

LE

RETOUR DE L'ENFANT PRODIGE.

Sur toile. — Hauteur 4 pieds 4 pouces, sur 3 pieds 1 pouce de largeur. Les figures de grandeur naturelle.

Ce beau tableau représente une des plus belles paraboles de Jesus-Christ. Les Pharisiens aussi opiniâtres que méchants ayant reproché au Sauveur qu'il ne conversait qu'avec des pécheurs, il leur expliqua pour toute réponse, par la parabole suivante, quel rapport il y avait entre lui et ces misérables, qu'ils détestaient comme incorrigibles. — Le fils d'un homme de considération, oubliant ses devoirs, demanda à son père la part de l'héritage qui devait lui échoir, et l'ayant obtenue il partit, pour s'abandonner à toutes sortes d'excès. Bientôt cet or, dont il avait été si prodigue, vint à lui manquer, et à peine l'eut-il dissipé qu'une grande famine désola le pays. Alors ce jeune homme, qui si peu de tems auparavant avait vécu dans l'opulence, se trouva réduit à une extrême indigence. Le voilà donc qui offre ses services à bien des personnes, jusqu'à ce qu'enfin il s'en trouva un qui le prit pour garder ses pourceaux. Cette grande vicissitude de la fortune et la misère affreuse à laquelle il se trouva réduit, lui firent naître les plus vifs remords, et dans cette extrémité il commença à sentir l'énormité de sa faute. Après bien des souffrances il résolut enfin de se réconcilier avec son père qu'il avait si profondément affligé; et les vêtements déchirés, exposé à toutes les injures du tems, hâlé du soleil et le corps écorché d'épines, il retourna vers la maison paternelle; où le coeur navré de repentir il se jeta aux pieds de son père en le conjurant de vouloir bien le recevoir, non en qualité de fils, mais comme le moindre de ses valets. Cependant le père, regardant le repentir sincère de son enfant égaré comme une marque assurée de sa conversion, touché de compassion, le reçoit dans ses bras, le serre contre son coeur paternel et l'assure de son pardon.

Ce tableau nous montre dans toute la magnificence d'un coloris brillant le moment de la réconciliation. Le père, dont la noblesse et les richesses supérieurement bien exprimées par la dignité imposante de la physionomie, par une chair tendre et un costume riche ainsi que par la noblesse dans l'attitude, fait un contraste frappant avec l'humble posture du fils, dont la chair hâlée et les muscles marquées par des travaux pénibles nous expliquent suffisamment le sort. Sur la tasse à boire pendue à ses côtés on lit: *P. Batoni pinxit Romae 1773.*

Batoni naquit à Lucques l'an 1708 et mourut à Rome 1789. Il eut pour maîtres Seb. Conca, Massucci et Francesco Fernandi surnommé Imperiale; mais il s'appliqua surtout à étudier les oeuvres de Raphaël et les antiques. Le chevalier Boni, dans son *Elogio di P. Batoni*, le compare à Raphaël Mengs, son contemporain: il appelle l'un le peintre de la philosophie, l'autre celui de la nature. Mengs arriva au beau, comme Protogènes, par la réflexion et l'étude; Batoni en fut doué par les Grâces, comme Apelles. Il excella dans la peinture des portraits. L'an 1769 il fit à Rome le portrait de l'Empereur Joseph II., le-quel se trouve de même dans la galerie impériale. L'Impératrice Marie Thérèse l'en recompensa par des présents magnifiques et en l'élevant à la noblesse. Il fut aussi du nombre des administrateurs de l'académie de peinture St. Luc. Les dessins crayonnés de cet artiste, lesquels se trouvent dans l'académie impériale à Vienne sont d'une anatomie consommée, d'une netteté et d'une élégance bien rare et d'un fini précieux. La manière dont ce grand artiste exécutait ses tableaux est assez singulière. D'abord il en couvrit le dessin d'un rideau, ensuite il commença à peindre par en haut du côté gauche passant peu à peu à la droite, sans plus recouvrir de place jusqu'à ce que le tout fût achevé.

La galerie impériale a été en possession d'un autre tableau de sa main, savoir de Cléopâtre présentant à Auguste le buste de César. Batoni voulut échanger ce tableau avec celui dont nous venons de faire la description, contre les filles de Darius, son chef d'oeuvre. Il en fit l'offre l'an 1786, mais comme il mourut bientôt après, ses héritiers ne se croyaient pas obligés de délivrer ce dernier. La Ste. Madelaine, que possède la galerie de Dresde, mérite de même d'être comptée au nombre des plus grands chefs-d'oeuvre de cet artiste.